

L'HOMME SANS ENNEMIS

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. HIPPOLYTE LUCAS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 4 MAI 1855.



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855.

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de réimpression
et de traduction à l'étranger.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

TOUT-BON, employé d'une compagnie d'assurances.	MM. LECLÈRE.
FORTUNÉ, auteur dramatique	CACHARDY.
LEGRIVOIS, propriétaire	AMÉDÉE.
DOMINIQUE, domestique de Tout-Bon	DELIÈRE.
MADAME LEGRIVOIS, femme de Legrivois. .	M ^{me} GÉNOT.
ANAIS, fille de Legrivois.	M ^{lle} MARIE.

NOTA. — Toutes les indications sont prises du théâtre — Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent, c'est-à-dire que le premier inscrit tient la droite. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

L'HOMME SANS ENNEMIS.

UN SALON ÉLÉGANT A PANS COUPÉS.

Porte au fond. — Dans chaque pan coupé, une porte. — A droite, deuxième plan, une cheminée. — Deux consoles au fond de chaque côté de la porte. — Ces consoles sont couvertes de vases de Chine, statuettes, bronzes, etc. — A gauche, sur le devant, un guéridon avec papier, plumes, encre et canif. — Chaises, fauteuils, tableaux. — Ameublement confortable.

SCÈNE I.

DOMINIQUE, seul, assis dans un fauteuil à droite, un journal à la main.

Je ne sais pas jusqu'à quel point Monsieur sera content qu'on soupe chez lui après le spectacle ; mais il en prendra son parti comme d'habitude. M. Fortuné ne fait-il pas de lui tout ce qu'il veut... Il en a le droit, c'est son ami ; après cela, il ne serait pas son ami que ce serait encore la même chose. (Il se lève.)

Air : de sommeiller encore, ma chère.

Mon maître est d'une bonne pâte,
C'est un maître selon mes vœux ;
Aussi, jamais je ne me hâte :
Chez lui je fais ce que je veux.
Toujours, aussitôt qu'on le presse,
Ce qu'on demande est accordé...
Parfois pourtant, je le confesse,
Je voudrais être un peu grondé.

(S'asseyant près du guéridon.) Oui, ça me ferait plaisir d'être grondé... ça me changerait. Avec lui, c'est comme si on mangeait toujours des friandises... Une bonne gronderie réveille le goût... M. Fortuné, voilà un homme qui sait se faire obéir d'un domestique ! (Il lit son journal tout bas.)

SCÈNE II.

DOMINIQUE, TOUT-BON.

TOUT-BON, entrant par la droite, en robe de chambre.
Ah ! c'est toi, Dominique ?

DOMINIQUE, sans se déranger.

Moi-même. Monsieur a fini de dîner ?

TOUT-BON.

Oui, qu'est-ce que tu fais là ?

DOMINIQUE.

Vous le voyez, monsieur, je me délasse en lisant le journal du soir.

TOUT-BON.

Tu es fatigué ?

DOMINIQUE.

Non, monsieur ; c'est pour la fatigue à venir... une précaution hygiénique, pas à cause de votre service au moins... il est fort doux, votre service... je ne m'en plains pas. (Il pose le journal sur le guéridon et se lève.) Mais je suis un peu le domestique de toute la maison. Sous prétexte que nous habitons le rez-de-chaussée, M. Legrivois, notre propriétaire, qui occupe le premier étage, et M. Fortuné, l'auteur dramatique qui loge au second, abusent continuellement de ma position subalterne. Ils me traitent comme un concierge... Dominique parci ! Dominique par là !

TOUT-BON.

Pourquoi les écoutes-tu ?

DOMINIQUE.

Parce que de temps à autre, ils me donnent la pièce, ou, comme on dit vulgairement, ils me graissent la patte... M. Fortuné surtout, il graisse bien... et monsieur doit penser que si je me fatiguais à son service, je ne pourrais pas le faire au leur... il faut être juste !

TOUT-BON, riant.

Pauvre garçon ! tu en feras une maladie.

DOMINIQUE.

J'en ai peur... A propos, monsieur, on soupe ici ce soir.

TOUT-BON.

On soupe ici?... tu veux dire chez Fortuné, après la petite pièce qu'il fait jouer au Théâtre-Français.

DOMINIQUE.

Non, monsieur, nous soupons ici.

TOUT-BON.

Comment ! chez moi ?

DOMINIQUE.

Oui, M. Fortuné vient de me dire en passant que cela causerait trop de dérangement chez lui ; il aime mieux que ce soit chez vous... Il a donné l'ordre qu'on y apporte le souper.

TOUT-BON, tranquillement.

Cela me contrarie, cela me contrarie fort. Pourquoi ne t'y es-tu pas opposé ?

DOMINIQUE.

Il n'y avait pas moyen. M. Fortuné avait déjà fait ses invitations, notamment à M. et M^{me} Legrivois et à M^{me} Legrivois.

TOUT-BON.

Fortuné est sans gêne.

DOMINIQUE.

Vous savez bien, monsieur, qu'on ne se gêne pas entre amis, surtout avec des amis comme vous.

TOUT-BON.

Donne-moi le journal du soir.

DOMINIQUE.

Oh ! il n'y a rien d'intéressant... monsieur peut se dispenser de le lire ; je l'ai lu pour monsieur.

TOUT-BON.

C'est égal ! donne toujours. (Il s'assied à droite.)

DOMINIQUE, lui donnant le journal.

Voilà, monsieur !... Savez-vous ce qui fait la puissance des journaux ?

TOUT-BON.

C'est l'esprit des rédacteurs.

DOMINIQUE.

Non, monsieur, c'est la bêtise des abonnés. Moi, par exemple, dès qu'une chose est imprimée, j'y crois tout de suite... j'ai beau y être pris... Ah ! si c'était égal à monsieur, et comme j'ai la vue basse, monsieur exigerait son numéro en caractère plus gros que les autres.

TOUT-BON, riant.

Il est charmant !... Il croit qu'on tire un numéro spécial pour chaque abonné. (Lisant et se levant. — A part.) Qu'est-ce que je vois !... La place qui m'était promise donnée à un autre... Ah ! c'est trop fort... (il s'appuie sur le fauteuil.)

DOMINIQUE, allant à son maître.

Monsieur, monsieur, qu'avez-vous ?... est-il possible ! (il veut le soutenir.)

TOUT-BON, avec douceur.

Laisse-moi.

DOMINIQUE.

Comment, que je vous laisse dans cet état de défaillance !...

TOUT-BON.

Laisse-moi, te dis-je ; j'ai besoin d'être seul ; laisse-moi. (il se rassied.)

DOMINIQUE.

Oui, monsieur. (A part.) Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc lu ?...

TOUT-BON.

Eh bien ! tu m'as entendu ?

DOMINIQUE, remontant.

Entendu et compris... (A part.) Je lui supprimerai le journal du soir. (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

TOUT-BON, seul.

Il faut avouer que j'ai du guignon... me voir enlever cette place qui m'était réservée !... et, voilà ce que le journal ne dit pas, par suite de la recommandation d'une danseuse de l'Opéra, d'une demoiselle Augusta... Ces demoiselles ont autant de protégés que de protecteurs... Qu'on me vante encore le progrès ! (Se levant.)

Air : du premier prix.

On parle beaucoup de morale.
Le temps passé semble maudit.
Je vois pourtant que la cabale
Conserve encore quelque crédit.
Regardez bien ces bons apôtres,
Voulez-vous savoir leurs secrets :
Ils prennent la place des autres,
Cela s'appelle le progrès.

(Apercevant Dominique qui vient de rentrer par le fond.) * Tu es encore là ?

DOMINIQUE.

Pour vous annoncer M. Fortuné qui monte. (Il sort par le fond après l'entrée de Fortuné.)

SCÈNE IV.

TOUT-BON, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, entrant par le fond.

Ce cher Tout-Bon !

TOUT-BON.

Ah ! c'est toi, Fortuné ?

FORTUNÉ.

Qu'as-tu ? je te trouve l'air mélancolique.

TOUT-BON.

Je n'ai pas de raison d'être gai.

FORTUNÉ.

Que t'est-il donc arrivé ?

TOUT-BON.

Il ne m'est rien arrivé, voilà ce qui me désole.

FORTUNÉ.

Comment ?

TOUT-BON.

Imagine-toi que je suis l'homme le plus contrecarré de France et de Navarre.

FORTUNÉ.

Mon Dieu ! que dis-tu là ?

* Tout-Bon, Dominique.

TOUT-BON.

L'exacte vérité... Rien ne me réussit, il suffit que je désire quelque chose pour que le diable se mette en travers et que tout m'échappe... Eh! tiens... (il lui montre le journal.) tu sais cette place de caissier dans la compagnie de la Salamandre...

FORTUNÉ.

Eh bien ?

TOUT-BON.

J'apprends qu'elle a été donnée à un autre, qui, plus heureux que moi, était protégé auprès de mon directeur par mademoiselle Augusta, danseuse de l'Opéra. que tu connais... Il a fallu que mon rival jouât du cornet à piston chez elle ! (il met le journal sur le guéridon.)

FORTUNÉ.

C'est malheureux !... Si j'avais su cela plus tôt, j'aurais dit deux mots à Augusta, qui va remplir un rôle important dans un ballet de ma composition... je l'aurais menacée de le lui retirer.

TOUT-BON.

Mais cela n'eût pas été honnête.

FORTUNÉ.

Je ne dis pas que cela eût été honnête, mais cela eût réussi.

TOUT-BON.

J'ai du malheur, non-seulement en cette affaire, mais dans toutes... c'est toujours de même; et cependant je suis obligeant, sociable, je n'ai pas d'ennemis.

FORTUNÉ.

Voilà le mal.

TOUT-BON.

Comment, le mal ?

FORTUNÉ.

Sans doute, tu n'as pas d'ennemis, mon cher, c'est ce qui fait que tu ne réussis pas.

TOUT-BON.

Tu plaisantes.

FORTUNÉ.

Nullement... Un homme sans ennemis, mais c'est un corps sans âme, une coquette sans fard, un cocho sans mouche.

TOUT-BON.

Ah ça, que diable me chantes-tu ?

FORTUNÉ.

Je te dis vrai... Suis mon raisonnement : Tu es bon, n'est-ce pas?... chacun le sait... Tu rends un service... celui à qui tu le rends se garde bien de le dire; donc ta bonne action ne te rapporte rien... Mais si tu fais du mal à quelqu'un, alors c'est bien différent, cette personne crie, elle parle de toi, elle te déchire à belles dents, elle prétend que tu es un égoïste, un

hypocrite, un gueux... On est parfois porté à prendre ton parti, et... Comprends-tu?...

TOUT-BON.

Je comprends que tu tombes dans le paradoxe.

FORTUNÉ.

Mais non, mais non... Exemple : moi, je réussis, j'ai des succès, et pourtant j'ai beaucoup d'ennemis, de jaloux ; les uns vont disant que je suis un plagiaire, les autres que mes idées sont communes, les autres que je n'ai pas de talent... Eh bien ! tant mieux... Ils s'occupent de moi et j'arrive !... J'aimerais mieux que tout Paris criât à tue-tête : M. Fortuné est une bête, que si cette bonne ville gardait un silence absolu à mon égard.

TOUT-BON.

Diable ! mais ce que tu dis là n'est pas dénué de raison, après tout.

FORTUNÉ.

C'est admirablement raisonné, au contraire... et puis, si tu ne me crois pas, lis Plutarque ; il a traité cette question-là... *de l'utilité qu'on peut tirer de ses ennemis*... Mais je m'oublie à causer... Tu sais qu'on me joue ce soir au Théâtre-Français ?

TOUT-BON.

Oui, et nous soupçons après la pièce, chez moi, avec la famille Legrivois.

FORTUNÉ.

Eh bien ! oui, chez toi... où est le mal?... je fais tout venir de chez Chevet... le souper n'est pas à tes frais.

TOUT-BON.

Il ne manquerait plus que cela !

FORTUNÉ.

Après ça, si tu veux...

TOUT-BON, vivement.

Non, non... j'aime autant que ce soit toi... il est bon là...

FORTUNÉ, qui allait pour sortir, revenant.

Encore un mot... Dans tes moments de loisir, tu fais un peu de serrurerie... (Tirant de sa poche un petit écriin.) tu m'obligeras d'ouvrir ce médaillon qui s'est fermé, et dont le ressort est dérangé.

TOUT-BON.

Donne... (il prend l'écriin.)

FORTUNÉ.

Mais à une condition, c'est que tu ne regarderas pas le portrait qu'il renferme.

TOUT-BON, riant.

Quelque nouvelle conquête... heureux mortel !

FORTUNÉ.

Ce n'est pas ce que tu penses.

TOUT-BON.

Qu'a vu tous ces jours-ci une dame monter chez toi. (Il met l'écrin dans sa poche.)

FORTUNÉ.

Je t'expliquerai cela plus tard... j'ai quelques courses à faire... Adieu, mais suis mes principes, suis-les, fais-toi des ennemis et tu arriveras.

ENSEMBLE.

Air : Ronde des barrières de Paris.

FORTUNÉ.

Crois en ma méthode,
De bons ennemis !
Par eux, à la mode,
On est blentôt mls.

TOUT-BON.

Etrange méthode !
De bons ennemis !
Par eux à la mode
On est blentôt mis.

(Fortuné sort par le fond.)

SCÈNE V.

TOUT-BON, seul, à lui-même.

Je commence à croire que son raisonnement est juste et que Plutarque a raison. C'était un grand homme que Plutarque !... Puisque jusqu'à présent rien ne m'a réussi, en étant bon, affectueux et doux avec tout le monde, je veux suivre une autre marche ! Oui, c'est cela !... Ah ! je suis un bon garçon ! c'est-à-dire une bonne bête !... Ah ! je suis trop obligeant, trop dévoué, trop aimant, trop inoffensif !... eh bien ! nous allons voir !

Air de Masaniello.

Suivons un conseil salulaire,
Allons, vite, changeons de ton.
J'ai trop longtemps sur cette terre
Joué le rôle de monton.
Je veux être un tigre, une hyène,
Nul remords ne peut m'arrêter.
Je prétends connaître la haine,
Je vais me faire détester.

C'est cela... lorsque je serai bien haï, bien honni, bien vilipendé, je reprendrai ma bonne nature... Aujourd'hui, d'ailleurs, je suis d'une colère... Par qui commencer ?... parbleu ! par mon domestique ! (Appelant.) Dominique ! Dominique ! (Allant ouvrir la porte du fond.) Eh bien ! viendras-tu quand je t'appelle ?

SCÈNE VI.

DOMINIQUE, TOUT-BON.

DOMINIQUE, entrant par le fond.

Voilà ! voilà ! monsieur... Je causais avec M. Fortuné... Il

veut que je retourne chez Chevet ; il a oublié un buisson d'écrevisses, et mademoiselle Legrivois les adore, à ce qu'il dit.

TOUT-BON, le faisant reculer devant lui et avec colère.

Je ne les aime pas, moi !... je n'en veux pas sur ma table !... j'ai chez moi assez de bêtes qui marchent à reculons !

DOMINIQUE, étonné.

Monsieur plaisante.

TOUT-BON.

Je plaisante, insolent ! je plaisante si peu que je te chasse !... Il ne me plaît pas d'entretenir un domestique pour le compte des autres. Je te chasse, entends-tu ?

DOMINIQUE.

Vous me chassez ?

TOUT-BON.

Oui, je te chasse !

DOMINIQUE.

Le mot est dur.

TOUT-BON, plus tranquillement.

Eh bien ! je te renvoie, si tu l'aimes mieux.

DOMINIQUE.

Oui, j'aime mieux cela, et je vous remercie du plus profond de mon cœur, monsieur.

TOUT-BON.

Comment ?

DOMINIQUE.

Si vous saviez quel service vous me rendez... moi qui n'osais pas vous quitter ; j'avais le plus vif désir d'entrer chez monsieur Fortuné : on rit au moins chez lui... mais monsieur était si bon !

TOUT-BON.

Si bon, animal !

DOMINIQUE.

Oui, monsieur, je vous connais...

TOUT-BON, furieux.

Tu ne me connais pas !... je suis méchant quand je veux !... (Le prenant par l'oreille et le faisant passer à droite.) Va-t-en, va-t-en !... je te le répète, je te chasse !...

DOMINIQUE, remontant.*

On s'en va, monsieur, on s'en va... (Revenant.) c'est-à-dire, monsieur, je m'en irai demain. Je ne laisserai pas un si bon maître dans l'embarras un jour où il a du monde chez lui.

TOUT-BON.

C'est inimaginable !

* Tout-Bon, Dominique.

ENSEMBLE.

Air de Catherine et Austerlitz.

TOUT-BON.

Il s'en va sans souci...
 Il m'appelle un excellent maître.
 Quand je le chasse ainsi,
 Il me dit : grand merci !
 Vit-on pareil débat !
 C'est à n'y plus rien reconnaître.
 Soyons moins délicat.
 Sur son dos faisons un éclat.

DOMINIQUE.

Je m'en vais sans souci...
 On n'est pas plus excellent maître !
 Monsieur, agir ainsi !
 Grand merci ! grand merci !
 Je n' ai pas un ingrat ;
 Vous pourrez un jour le connaître.
 C' procédé délicat
 Par moi sera mis en éclat.

(*A la fin de cet ensemble, Tout-Bon prend sa canne qui est sur le guéridon et la leve sur Dominique qui sort vivement par le fond.*)

SCÈNE VII.

TOUT-BON, puis LEGRIVOIS.

TOUT-BON, seul, remettant sa canne sur le guéridon.

Il est dit que cet imbécille ne pourra me détester... (Il s'assied.) Est-ce que mon premier ennemi serait manqué ?

LEGRIVOIS, en dehors.

M. Tout-Bon est-il chez-lui ?...

TOUT-BON, se levant.

Ah ! mon propriétaire, monsieur Legrivois ! Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire à celui-là ?... Quel malheur que j'aie payé mon dernier terme !... Si j'exigeais des réparations...

LEGRIVOIS, entrant par le fond.*

Eh bonjour, mon cher Tout-Bon ! j'ai un service à vous demander.

TOUT-BON, à part.

Toujours des services. (haut.) Et moi, j'en ai plusieurs à vous demander aussi !... M. Legrivois, mes cheminées fument horriblement.

LEGRIVOIS.

Nous ferons venir le fumiste.

* Tout-Bon, Legrivois.

TOUT-BON.

Les portes joignent mal.

LEGRIVOIS.

Nous ferons venir le menuisier.

TOUT-BON.

La maison se tasse,

LEGRIVOIS.

Nous ferons venir l'architecte.

TOUT-BON, à part.

Que le diable l'emporte ! je ne l'ai jamais vu d'aussi bonne composition.

LEGRIVOIS.

Etes-vous content ?

TOUT-BON.

Content ! content ! eh bien ! non ! je ne suis pas content !... je demande une diminution.

LEGRIVOIS.

Une diminution ?... vous l'aurez !... (A part.) Je ne l'augmenterai que de trois cents francs au lieu de quatre cents, comme c'était mon intention... (Haut.) Maintenant, à moi !... On joue, au Théâtre-Français, comme vous savez, la pièce de M. Fortuné... Faites-moi le plaisir d'y conduire ma femme et Anaïs... une affaire importante m'empêchera sans doute de les accompagner.

TOUT-BON, à part.

Je ne peux pas lui refuser cela. (Haut.) Je les conduirai, monsieur.

LEGRIVOIS, à part.

Ce commissionnaire ne revient pas... J'ai pourtant dit à Dominique de remettre la lettre ici.

TOUT-BON.

Je vais passer un habit, puis je monterai prendre ces dames.

LEGRIVOIS.

Non, non, ne vous dérangez pas... Elles descendront chez vous... N'y sont-elles pas une partie du jour à voir toutes vos curiosités ?... car vous êtes l'homme du bric-à-brac... Madame Legrivois me parle sans cesse de votre musée et de vos talents de société.

TOUT-BON, à part.

Serait-il jaloux ? (Haut.) Est-ce que cela vous contrarie que madame Legrivois m'honore de ses visites ?

LEGRIVOIS, riant.

Mais madame Legrivois a encore des charmes.

TOUT-BON, à part.

Et beaucoup de prétentions ! (Regardant Legrivois.) Voilà l'ennemi que je dois avoir !... il est jaloux.

LEGRIVOIS.

Allez ! allez passer votre habit ; que je ne vous gêne pas.

TOUT-BON, à part.

Je vais dire des douceurs à ta femme, sous tes yeux !... C'est une vieille coquette... elle mordra à l'hameçon.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LEGRIVOIS, seul, posant son chapeau sur le guéridon.

Ce commissionnaire est vraiment d'une lenteur !... Mercure, ou es-tu ?... tu avais des ailes au talon, tu savais ce que c'était que l'impatience de ton maître... Il n'aura pas trouvé Augusta chez elle. Cette chère Augusta, qui a daigné accepter un bracelet de prix !... Vous me direz peut-être : pourquoi fais-tu la cour à une danseuse ?... que voulez-vous ? c'est bon genre ! c'est agent de change !

SCÈNE IX

LEGRIVOIS, DOMINIQUE, entrant par le fond, une lettre à la main.

DOMINIQUE, à part, sentant la lettre.

Un billet parfumé, peste ! (Haut.) M. Legrivois ?

LEGRIVOIS.

Que me veux-tu ?

DOMINIQUE, avec solennité, lui tendant la lettre.

Monsieur c'est une lettre qu'un commissionnaire a apportée.

LEGRIVOIS, prenant la lettre.

Donne donc, bourreau, sans toutes ces façons. (A part.) Elle est d'Augusta. (Haut.) Va à tes affaires.

DOMINIQUE, tendant la main.

Oui, monsieur. (A part.) Voilà tout ce qu'il me donne pour ma peine ! Si j'avais su, j'aurais remis le poulet à sa femme ! cancre, va ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

LEGRIVOIS, seul ; il brise le cachet.

C'est bien d'elle... (Il lit.) « Ce soir, à sept heures, beau Cupidon. » Elle m'appelle beau Cupidon... Charmante enfant !... Style toujours décolleté... comme elle !

Air du *Ménage de garçon*.

Elle est danseuse, elle est légère ;

Mais je saurai bien la fixer.

Oui, de son humeur passagère,

Il ne faut pas s'embarrasser...

Je ne dois pas m'embarrasser.

Je connais un peu les usages,
On arrête à son gré l'essor
De ces papillons si volages.
Je lui mettrai des ailes d'or.

C'est bon genre, c'est agent de change !... (Voyant madame Legrivois qui entre par le fond.) Oh ! ma femme !... (il met la lettre dans sa poche.)

SCÈNE XI.

MADAME LEGRIVOIS, en toilette, LEGRIVOIS, puis TOUT-BON, en habit.

LEGRIVOIS, allant à sa femme.

Chère amie, une affaire imprévue m'empêchera de vous accompagner... (Allant au-devant de Tout-Bon qui rentre par la gauche.) Tout-Bon aura la gracieuseté de vous conduire au théâtre. N'est-ce pas, Tout-Bon ?

TOUT-BON, galamment.

Ne suis-je pas toujours aux ordres de madame ?

MADAME LEGRIVOIS, à son mari.

Mais, mon ami...

LEGRIVOIS.

Impossible, une affaire importante à la petite bourse, au passage de l'Opéra, un rendez-vous. (Il passe à gauche en remon-
tant.)

MADAME LEGRIVOIS, minaudant.*

C'est abuser de la complaisance de monsieur Tout-Bon,

TOUT-BON, à madame Legrivois.

On ne saurait se montrer trop galant près de vous, belle dame ! heureux ceux qui ont le bonheur de vous obliger, de mériter de vous un peu de reconnaissance.

MADAME LEGRIVOIS.

Comme vous êtes aimable aujourd'hui !

TOUT-BON.

Aujourd'hui ! c'est là un reproche... Ne prenez pas, madame, le respect pour de la froideur, on n'ose pas montrer toujours ce qu'on a dans l'âme. (A part, en regardant Legrivois.) Il m'écoute et ne se trouble pas. (haut.) Croyez que mes sentiments... (Legrivois se rapproche. — A part.) Il s'approche de moi, bon ! (haut, à madame Legrivois.) mes sentiments intimes...

LEGRIVOIS, bas à Tout-Bon.

Bien ! montrez-vous empressé.

TOUT-BON, bas.

Hein ? (Madame Legrivois arrange sa coiffure devant la glace de la cheminée.)

* Tout-Bon, Legrivois, Mme Legrivois.

** Legrivois, Tout-Bon, Mme Legrivois.

LEGRIVOIS, bas.

Vous me charmez.

TOUT-BON, bas.

Je ne tiens pas à vous charmer, expliquez-vous !

LEGRIVOIS, bas.

Faites des compliments à madame Legrivois, cela la distraira.
(A part.) Il n'est pas dangereux.

TOUT-BON, à part.

Comment ! quand je croyais qu'il allait être furieux.

MADAME LEGRIVOIS, toujours minaudant devant la glace.

Eh bien ! vos sentiments intimes...

TOUT-BON.

Mes sentiments intimes... (Bas à Legrivois.) Ah ça ! mais je ne vous comprends pas.

LEGRIVOIS, bas.

Tenez, entre hommes, on peut se dire ça... Apprenez, mon ami, que j'ai un rendez-vous avec la petite Augusta.

TOUT-BON, à part.

Mon Augusta ! c'est-à-dire l'Augusta de mon directeur.

LEGRIVOIS, bas à Tout-Bon.

Je dine avec elle à la Maison-d'Or ! c'est bon genre !

TOUT-BON, bas.

C'est agent de change ! je connais votre mot.

LEGRIVOIS, bas.

Occupez ma femme, mon ami ! occupez ma femme ! occupez-la bien !

ENSEMBLE.

Air des Mystères de l'été.

TOUT-BON, à part.

LEGRIVOIS, à part.

Ce Legrivois, voyez la chance, Il n'est pas dangereux je pense ;

Vraiment je suis tout confondu ; Et ma femme a de la vertu.

Il me presse et m'ôte d'avance S'il veut lui faire qu'elqu'avance,

Tout l'attrait du fruit défendu. Par elle il sera confondu.

MADAME LEGRIVOIS, à part.

Pourquoi garde-t-il le silence,

D'où vient donc son air confondu ;

C'est singulier il craint, je pense,

Que mon mari n'ait entendu !

(Legrivois reprend son chapeau et sort par le fond. — Tout-Bon le reconduit jusqu'à la porte. — Madame Legrivois passe à gauche.)

SCÈNE XII.

MADAME LEGRIVOIS, TOUT-BON.

MADAME LEGRIVOIS, en minaudant.

Vous me parlez, monsieur Tout-Bon, de vos sentiments intimes...

TOUT-BON, revenant près d'elle.

Ah ! je vous parlais de mes sentiments intimes.

MADAME LEGRIVOIS.

Oui, si je ne me trompe... Comment me trouvez-vous ?

TOUT-BON.

Mais charmante ! (A part, la lorgnant.) Elle a passé la quarantaine ! oh ! elle a la patte d'oie ! c'est une parisienne de la décadence.

MADAME LEGRIVOIS.

Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi. Monsieur Legrivois ne me dit plus de ces choses-là.

TOUT-BON.

Les maris !

MADAME LEGRIVOIS.

Ont des yeux pour ne pas voir !

TOUT-BON.

Et des oreilles pour ne pas entendre, heureusement. (A part.) Quand je pense qu'il va dîner avec Augusta !

MADAME LEGRIVOIS, rejetant son châle en arrière.

Vous êtes un homme de goût, vous, monsieur Tout-Bon.

TOUT-BON.

On le dit... on le dit. (A part.) Elle me montre ses épaules... elle me provoque !

MADAME LEGRIVOIS, minaudant.

En vérité, monsieur Tout-Bon, je pourrais tourmenter monsieur Legrivois !

TOUT-BON.

Je le crois bien. (A part.) Décidément elle me provoque... mais, si je lui fais la cour, je ne m'en ferai pas une ennemie... je n'atteindrai pas mon but... Si je lui disais son âge !

MADAME LEGRIVOIS.

Eh bien ! je suis d'une réserve...

Air de Céline.

Je pourrais, si j'étais coquette,

Produire plus d'un agrément :

Vous devez voir par ma toilette

Combien j'agis discrètement.

TOUT-BON, galamment.

C'est un mérite des plus rares ;

Je vous en félicite alors.

Vous faites comme les avares, } bis.

Vous savez cacher vos trésors.

(A part.) Oui, cache-les... cache-les bien, tes trésors !

MADAME LEGRIVOIS.

On n'est pas plus gracieux ! je ne vous ai jamais vu ainsi !

TOUT-BON, à part.

Il y a de bonnes raisons pour cela.

MADAME LEGRIVOIS, avec sentiment.

Si vous saviez, monsieur Tout-Bon, comme il est cruel d'être négligée par son mari ! (En baissant les yeux.) car monsieur Legrivois me néglige !

TOUT-BON.

Il vous néglige ? (A part.) Quelle idée !... (Haut.) Eh bien ! oui, vous avez raison... il vous néglige ! vous êtes une victime de la... négligence conjugale, de l'immoralité de notre époque ! Monsieur Legrivois porte ailleurs des hommages qui vous sont dûs... il brûle aux pieds des autres un encens illégitime !

MADAME LEGRIVOIS.

Se peut-il ?

TOUT-BON, à part.

Attaquons la corde de la jalousie... j'aime mieux ça... soyons scélérat, ne faisons pas les choses à demi.

MADAME LEGRIVOIS.

Expliquez-vous.

TOUT-BON.

Chut ! (Il remonte, va regarder au fond, puis redescend à la droite de madame Legrivois qu'il prend par la main.) * Ecoutez, malheureuse victime !... monsieur Legrivois tranche de l'agent de change... il nous quitte pour aller dîner à la Maison-d'Or, avec qui?... avec une danseuse !

MADAME LEGRIVOIS, exaspérée.

Oh ! voilà donc pourquoi il n'a rien voulu manger tout-à-l'heure, sous prétexte du souper !

TOUT-BON.

Il se gardait, le malheureux !... il paraît qu'il se garde toujours.

MADAME LEGRIVOIS, soupirant.

Oh ! oui... toujours !... c'est sérieux ?...

TOUT-BON.

Parole d'honneur !

MADAME LEGRIVOIS.

Mais c'est indigne !...

TOUT-BON, à part.

Ce que je fais là !... (Haut.) Si c'est indigne !... aussi, j'en suis indigné !

MADAME LEGRIVOIS, d'une voix défaillante.

Ah ! monsieur Tout-Bon ! monsieur Tout-Bon !... (Elle chante.)

TOUT-BON, à lui-même.

Elle s'évanouit ! (Haut.) Attendez, madame, attendez. (Il va chercher la chaise qui est près du guéridon et l'apporte à madame Legrivois qu'il fait asseoir. — A lui-même.) ** J'ai eu tort ! c'est mal ! (Haut.)

* Tout-Bon, Mme Legrivois.

** Mme Legrivois, Tout-Bon.

Revenez à vous... (A part, la regardant.) Si elle n'avait pas passé la quarantaine... et si elle n'avait pas la patte d'oie... mais elle a la patte d'oie ! (Haut, en lui frappant dans les mains.) Revencz à vous !

MADAME LEGRIVOIS, se levant brusquement et passant à droite.

Mais cela ne se passera pas ainsi ! * (Tout-Bon remet la chaise près du guéridon.) Venez avec moi, monsieur Tout-Bon... la Maison-d'Or est à deux pas, je troublerai ce rendez-vous. (Elle remonte.)

TOUT-BON, allant à elle et la ramenant.

Quoi ? une scène ! un éclat !

MADAME LEGRIVOIS.

Oui, un éclat ! comme il n'y en aura jamais eu !

TOUT-BON, se montant.

Eh bien ! ça me va ! je rosserai le garçon ! je briserai les carafes ! je ferai un dégât incalculable ! j'ameuterai le boulevard ! voilà une occasion de me distinguer ! je veux que la force publique s'en mêle et nous arrête, y compris tous les assistants ! râllez générale !

MADAME LEGRIVOIS.

Venez, monsieur Tout-Bon, venez ! nous avons le temps avant le spectacle... J'arracherai les yeux à monsieur Legri-vois !

TOUT-BON.

Nous lui arracherons les yeux !

MADAME LEGRIVOIS.

Il saura ce que c'est qu'une femme jalouse !

TOUT-BON.

Et un homme qui a entrepris de se faire détester du genre humain ! allons !

MADAME LEGRIVOIS.

Allons ! (Ils vont pour sortir. — Anais entre par le fond.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANAIS.

ANAIS, arrêtant madame Legri-vois.**

Ah ! vous voilà, maman ! ma coiffure va-t-elle bien ?

MADAME LEGRIVOIS, vivement.

Non, elle est trop de côté... (La faisant passer près de la cheminée.) Arrangez-la.*** (A monsieur Tout-Bon.) Venez, monsieur Tout-Bon !

TOUT-BON.

Je vous suis, madame ! que dis-je ? je vous précède ! (Il lui prend la main et sort avec elle par le fond.)

* Tout-Bon, Mme Legri-vois.

** Tout-Bon, Anais, Mme Legri-vois.

*** Tout-Bon, Mme Legri-vois, Anais.

SCÈNE XIV.

ANAI8, seule, les regardant.

Où vont-ils donc ? Maman paraît avoir de l'humeur... si elle savait que monsieur Fortuné a été assez audacieux pour m'écrire plusieurs lettres très-tendres et pour m'adresser des vers, de jolis vers ! Hier même, il a osé me dire qu'il m'aimait ! mais là, de vive voix... en face ! il a fait plus... il a voulu m'embrasser ! moi, je n'ai pas voulu ! mais je crois pourtant qu'il m'a embrassée !... Il est d'une témérité !... et ce matin encore, il m'a écrit ! (Fortuné entre par le fond.)

SCÈNE XV.

ANAI8, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, courant à Anaïs.

Mademoiselle Legrivais !

ANAI8.

Monsieur Fortuné !

FORTUNÉ.

Comme jo suis heureux de vous trouver seule !

ANAI8.

Oh ! monsieur, ma mère va revenir.

FORTUNÉ.

Anaïs, que j'obtienne de votre bouche la réponse à ma lettre d'aujourd'hui !

ANAI8.

Monsieur Fortuné, une jeune fille ne doit jamais répondre.

FORTUNÉ.

Mais, sans votre aveu, je n'oserai jamais demander votre main à vos parents, Anaïs.

ANAI8.

D'abord, je vous défends de m'appeler Anaïs tout court.

FORTUNÉ.

Ainsi, vous ne m'aimez pas, mademoiselle ?

ANAI8, baissant les yeux.

Je n'ai pas dit cela.

FORTUNÉ.

Vous m'aimez donc ?

ANAI8, vivement.

Je n'ai pas dit cela non plus.

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que vous dites alors ?

ANAI8, souriant.

Rien... devinez.

FORTUNÉ.

Laissez-moi lire au moins la vérité dans vos yeux.

ANAI8.

Non, je vais les baisser.

FORTUNÉ.

Méchante !

Air de M. COHEN.

Ah ! pour redoubler mon courage,
 Pour me soutenir en chemin,
 Donnez-moi, comme un tendre gage,
 Ici, votre charmante main.

ANAI8.

Non, je vous permets de prétendre,
 A cette main, mais sans effroi,
 Je ne puis vous la laisser prendre.
(Elle passe à droite.)

FORTUNÉ, lui prenant la main. "
 Il est trop tard ! elle est à moi.

DEUXIÈME COUPLET.

FORTUNÉ.

Je demanderai davantage.
 Un baiser... un seul, tout petit.

ANAI8.

Que dites-vous ?

FORTUNÉ.

... Après ce gage,
 Je ne craindrai pas de dédit.
 Ah ! par sa douceur infinie,
 Vous pouvez, avec un baiser,
 Me rendre un homme de génie !

ANAI8, à part.

Je ne puis pas le refuser.

(Elle se laisse embrasser.)

FORTUNÉ.

Anaïs ! maintenant, laissez-moi vous appeler Anaïs.

ANAI8, à part.

Comme il est familier ! il m'effraie !

FORTUNÉ.

Quelle félicité nous est réservée ! j'avais toujours rêvé d'un
 ange comme vous ; vos parents consentiront à notre mariage,
 Nous aurons de blonds enfants, Anaïs.

ANAI8.

Mais, monsieur...

FORTUNÉ.

Je les voici d'ici. Ils tiendront de toi.

* Fortunée, Anaïs.

ANAI8.

Il me tutoie à présent !

FORTUNÉ.

Ah ! pardon, pardon, c'est la joie.

ANAI8.

Je vous pardonne ; mais ne recommencez plus. Parlons d'autre chose... Vous savez que la fenêtre de ma chambre est en face de la vôtre.

FORTUNÉ.

Si je le sais ?...

ANAI8.

Quelle est donc cette dame, que j'ai entrevue plusieurs fois chez vous, et qui avait l'air de se cacher pour me regarder.

FORTUNÉ.

C'est un mystère !

ANAI8.

Un mystère... déjà ?

FORTUNÉ.

Et vous saurez bientôt pourquoi cette dame est venue chez moi.

ANAI8, piquée.

C'est différent... vous avez des secrets.

FORTUNÉ.

Anaïs ! Anaïs !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, entrant par le fond, à Anaïs. *

Mademoiselle Anaïs, madame votre mère vient de remonter chez elle avec monsieur Tout-Bon, elle croyait vous y retrouver. (Il passe à droite.)

ANAI8. **

J'y vais, j'y vais. (Elle remonte.)

FORTUNÉ, remontant avec elle.

Nous y allons. (Bas à Anaïs.) Amour pour la vie !

ANAI8.

Ne me parlez plus d'amour !

DOMINIQUE, qui les a entendus.

Amour pour la vie !

(Fortuné prend la main d'Anaïs et sort avec elle par le fond.)

SCÈNE XVII.

DOMINIQUE, seul.

Tiens, tiens !... ils s'aiment... eh bien ! tant mieux ça me fera un joli maître et une jolie maîtresse. J'en suis content, je

* Fortuné, Dominique, Anaïs.

** Fortuné, Anaïs, Dominique.

ne veux plus servir de garçons; ce sont des maniaques, et puis, ça m'humilie, moi, quand un homme me commande, j'aime mieux obéir à une femme. Mademoiselle Anaïs me plaît. Elle sera bonne mère; elle a soigné dernièrement un de mes canaris, qui était malade, avec une affection !... oui, mais j'ai bien peur que monsieur Legrivois ne soit un rabat-joie... un marchand de cristaux retiré des affaires, avec quarante mille livres de rente, c'est si fier ! ça veut pour gendre un millionnaire !

SCÈNE XVIII.

DOMINIQUE, TOUT-BON.

TOUT-BON, entrant vivement par le fond, en fouillant dans ses poches.

Cette loge que je croyais avoir sur moi... où donc est-elle?... (Trouvant le coupon dans la poche de son gilet.) Ah ! le voilà ! (À Dominique.) Va me chercher une clef foréo !

DOMINIQUE, étonné.

Une clef forée !

TOUT BON.

Oui ! va donc !... (Dominique sort par le fond. — Seul.) Puisque tout me manque, j'éprouverai son système sur Fortuné lui-même... A-t-on idée de cela?... je conduis madame Legrivois à la Maison-d'Or, pour la mettre en présence de son mari... et je me trouve nez à nez avec un gros hollandais !... Augusta avait changé de dîneur. Mais Fortuné me reste. Offenser l'amour-propre d'un auteur, voilà ce qui engendre une haine implacable !... Les auteurs ! je les connais... *genus irritabile* ! n'est-ce pas, Plutarque ? n'est-ce pas mon vieux Plutarque ?

DOMINIQUE, rentrant par le fond, une clef à la main. *

Monsieur, voici la clef.

TOUT-BON, prenant la clef.

Bien !... (Il passe à droite.)

DOMINIQUE, le regardant.**

Monsieur... dites-moi, là, franchement... est-ce que vous n'êtes pas malade ? je ne vous ai jamais vu dans une agitation pareille.

TOUT-BON, repassant à gauche.

Je ne suis pas agité !

DOMINIQUE.***

Pardon, monsieur... vous êtes très-agité... Si vous voulez, j'irai chercher l'apothicaire... et un petit calmant.

TOUT-BON, avec colère et le poussant vers la porte de droite.

Me laisseras-tu... avec ton calmant ?... prends-le toi-même !

* Tout-Bon, Dominique.

** Dominique, Tout-Bon

*** Tout-Bon, Dominique.

DOMINIQUE, à part.

Comment ! que je le prenne !... est-il rageur ! (il sort par la porte de droite.)

SCÈNE XIX.

FORTUNÉ, TOUT-BON.

FORTUNÉ, entrant par le fond, à Tout-Bon.

Ces dames t'attendent... il est temps, que fais-tu ?

TOUT-BON.

J'avais à prendre la loge et ma lorgnette. (il met la clef dans sa poche.) Mais toi ?...

FORTUNÉ.

Je remonte un instant chez moi. (Fausse sortie.) Ah ! as-tu réfléchi à mon système ?

TOUT-BON, avec intention.

Oui, j'y ai réfléchi... et tu en auras la preuve.

FORTUNÉ.

Auras-tu bientôt des ennemis ?

TOUT-BON.

Je l'espère.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas difficile.

TOUT-BON.

Tu en parles bien à ton aise !

FORTUNÉ.

Hum ! tu seras trop scrupuleux... tu n'oseras pas t'attaquer à tes meilleurs amis.

TOUT-BON.

Je l'oserai... à toi, peut-être !

FORTUNÉ, riant.

A moi ? oh ! la bonne plaisanterie !... je t'en défie ! Ah ! ce pauvre Tout-Bon !... je voudrais bien voir comment tu t'y prendrais pour me faire une méchanceté !... Bon garçon, va. (il lui frappe sur l'épaule en riant.) bon garçon ! dépêche-toi !... (il sort par le fond.)

SCÈNE XX.

TOUT-BON, seul, marchant avec agitation.

Il m'attaque les nerfs ! il m'exaspère !... oh ! je suis de force à mettre le feu aux quatre coins de Paris !... je comprends Éros- trate et Néron ! ces gens-là voulaient avoir des ennemis !... ils en ont eu ! ils ont été heureux !... c'étaient des hommes supérieurs ! mais moi !...

Air : J'ai vu le parnasse des dames.

On n'a pas plus mauvaise chance !

Du sort c'est sans doute la loi.

Faut-il perdre toute espérance

D'irriter quelqu'un contre moi ?

J'irais menacer en furie
 Le premier venu d'un soufflet,
 Il me répondrait, je parie :
 Embrassez-moi donc, s'il vous plaît.
(Anaïs entre par le fond.)

SCÈNE XXI.

TOUT-BON, ANAIS.

AN AIS.

Eh bien ! monsieur Tout-Bon, maman s'impatiente ! venez donc !

TOUT-BON.

Je vais ; c'est Fortuné qui m'a arrêté. (Il va pour sortir.)

AN AIS, le ramenant sur le devant de la scène.

Ah ! monsieur Fortuné s'est arrêté à causer avec vous.

TOUT-BON.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

AN AIS.

Et de quoi vous a-t-il parlé ?

TOUT-BON.

Voyez donc la petite curieuse ! (Anaïs baisse les yeux.) Si je vous demandais de quoi il vous parlait à vous, il n'y a qu'un instant, quand vous êtes montés chuchotant ensemble.

AN AIS.

Il ne me disait rien, monsieur Tout-Bon ! nous n'avons pas chuchoté.

TOUT-BON, à part.

Quelle émotion ! est-ce que Fortuné ?... Voilà une idée qui ne m'était pas venue. (Haut.) Vous avez chuchoté ! j'ai parfaitement remarqué qu'il vous entraînait loin de moi et de madame Legrivois.

AN AIS.

Ah ! monsieur Tout-Bon, ne nous trahissez pas !

TOUT-BON, à part.

Ne nous trahissez pas ! elle l'aime !... bonté divine !... après cela, ils se conviennent... ils sont faits l'un pour l'autre, c'est bien naturel... mais qu'est-ce que je dis ? je m'oublie. (Montrant Anaïs.) C'est là mon ennemie ! (Haut.) Ainsi donc, vous m'avouez vos sentiments pour lui !

AN AIS.

Oui, monsieur Tout-Bon, oui, je l'aime, et il doit demander ma main à mon père prochainement.

TOUT-BON.

Lui ! mais malheureuse enfant, vous ne savez donc pas que ce Fortuné est un séducteur de profession.

AN AIS.

Que me dites-vous là ?

TOUT-BON.

Qu'il a reçu chez lui une dame en cachette tous ces jours ci.

ANAÏS.

Je le sais... c'est un mystère.

TOUT-BON, tirant de sa poche l'écrin que lui a remis Fortuné.

Que je vais éclaircir !... il a le cœur pris ! (Il prend sur le guéridon un canif avec lequel il travaille à ouvrir l'écrin.) Et je puis vous montrer le portrait de celle qu'il aime à la folie ! (Il montre l'écrin.)

Air du *Petit courrier*.

Tenez, ce médaillon renferme
L'image de cette beauté !

ANAÏS.

O grand Dieu !

TOUT-BON, à part, travaillant à l'écrin.

Je vais mettre un terme
Enfin à la fatalité !

ANAÏS.

Vous la connaissez ? elle est belle ?

TOUT-BON, travaillant toujours.

Elle a du piquant, de l'attrait.

ANAÏS.

Vous me faites mourir !

TOUT-BON, lui donnant l'écrin qu'il a ouvert.

C'est elle !

Regardez la bien !

(Il jette le canif sur le guéridon.)

ANAÏS, regardant le portrait, avec joie et passant à gauche.

Mon portrait !...

Eh ! oui, vraiment, c'est mon portrait !

TOUT-BON, à part.

Son portrait ! c'est à en perdre la tête !

ANAÏS, allant à lui.

Oh ! merci, monsieur Tout-Bon !... merci ! vous êtes l'ami le plus généreux du monde !

TOUT-BON, à part.

O Erostrate ! ô Néron !... je ferai un malheur ! je laisserai comme eux mon nom à la postérité... et de la façon la plus déplorable !...

(Madame Legrivois entre par le fond, avec Dominique, qui apporte deux flambeaux allumés qu'il va poser sur la cheminée. — A l'entrée de sa mère, Anaïs cache vivement l'écrin dans sa poche et passe à droite.)

* Anaïs, Tout-Bon.

SCÈNE XXII.

MADAME LEGRIVOIS, TOUT-BON, ANAIS, DOMINIQUE.

MADAME LEGRIVOIS, à Tout-Bon.

Monsieur Tout-Bon, que faites-vous donc ? vous êtes insupportable aujourd'hui ! (A mi-voix.) Ce n'est pas assez de votre incartade de tout-à-l'heure... (Elevant la voix.) vous allez me faire manquer le spectacle !
 (Dominique passe près du guéridon sur lequel il range des papiers.)

TOUT-BON. *

Pardon pardon... je m'entretenais avec mademoiselle Anaïs de...

ANAIIS, bas et le tirant par son habit.

Silence !

TOUT-BON.

De sa coiffure.

ENSEMBLE.

Air de l'*Humoriste*.M^{me} LEGRIVOIS, ANAIS, TOUT-BON

DOMINIQUE.

Partons, le plaisir nous appelle,

Partez, le plaisir vous appelle :

Allons au Théâtre Français,

Allez au Théâtre Français,

Pour y voir la pièce nouvelle

Pour y voir la pièce nouvelle

Et contribuer au succès.

Et contribuer au succès.

(Madame Legrivois, Anaïs et Tout-Bon sortent par le fond.)

SCÈNE XXIII.

DOMINIQUE, seul, tirant une lettre de sa poche.

Qu'est-ce que ce papier que j'ai trouvé au bas de l'escalier, et que j'ai mis dans ma poche à tout hasard, car un domestique prudent ramasse tout. (Il lit.) « Oui, mon beau Cupidon, je vous attends ce soir à sept heures chez moi. Nous irons dîner ensemble à la Maison-d'Or... Augusta. » Quel peut-être le beau Cupidon de mademoiselle Augusta?... ce n'est pas mon maître, il est trop moral pour ça. (Il regarde la suscription du billet.) « A monsieur Legrivois. » Ah ! ah ! voilà le beau Cupidon !... c'est bon à savoir.

SCÈNE XXIV.

LEGRIVOIS, DOMINIQUE.

LEGRIVOIS, entrant par le fond. à part.

Un rendez-vous perdu !... ah ! la perfide ! l'ingrate !... enlevée par un hollandais, qui l'a emmenée dîner sans doute.

DOMINIQUE, à part.

A nous deux ! (haut.) Déjà de retour, monsieur Legrivois ?

* Dominique, Mme Legrivois, Tout-Bon, Anaïs.

LEGRIVOIS.

Oui, Dominique... Ces dames sont au théâtre?

DOMINIQUE.

Elles y sont.

LEGRIVOIS.

Avec monsieur Tout-Bon?

DOMINIQUE.

Avec monsieur Tout-Bon.

LEGRIVOIS.

Tant mieux, je craignais qu'elles n'eussent été conduites par monsieur Fortuné.

DOMINIQUE.

Pourquoi donc ça?

LEGRIVOIS.

J'ai mes raisons.

DOMINIQUE.

Je les connais vos raisons... vous vous êtes aperçu que monsieur Fortuné faisait la cour à mademoiselle Anaïs.

LEGRIVOIS.

Justement; et ce mariage ne me convient pas.

DOMINIQUE.

Ah bah!

LEGRIVOIS.

Tu comprends, un auteur, ça n'a pas de consistance; et puis c'est toujours en relation avec des actrices; ça mène une vie immorale.

DOMINIQUE.

Vraiment?... tiens, tiens, c'est peut-être à lui qu'est adressé ce billet que j'ai trouvé, par hasard.

LEGRIVOIS.

Quel billet?

DOMINIQUE, montrant la lettre.

Un billet d'une demoiselle Augusta.

LEGRIVOIS, à part.

D'Augusta!... que veut-il dire? est-ce que Fortuné aussi?...

DOMINIQUE, lisant sur la lettre.

« Beau Cupidon... »

LEGRIVOIS, à part.

Beau Cupidon! c'est mon billet! (haut.) Fais-moi donc voir... (il veut prendre la lettre.)

DOMINIQUE, la mettant derrière lui.

M'est avis que ce pourrait être pour vous. Il ne faut pas perdre vos lettres dans les escaliers comme un lycéen, de peur que madame Legrivois ne les ramasse... entendez-vous, monsieur de la Maison-d'Or.

LEGRIVOIS.

Chut! ne me compromets pas. Je te donnerai pour ce billet une récompense honnête.

DOMINIQUE.

Plus honnête que le billet, assurément.

LEGRIVOIS.

Ce que tu voudras.

DOMINIQUE, tendant la main.

Ce que je voudrai?... mais non... Tenez, monsieur Legrivois, Puisque vous parlez de récompense honnête, j'en veux une en effet... Accordez la main de votre fille à monsieur Fortuné, sans quoi je puis perturber votre ménage et je le perturberai.

LEGRIVOIS.

Par exemple, tu es trop brave garçon!

DOMINIQUE.

Je ne suis pas un brave garçon! je suis un domestique.

Air de *Calpigi*.

Si vous n'êtes pas son beau-père,
Je trahirai voire mystère ;
On connaîtra votre abandon,
Mon cher monsieur de Cupidon ! (bis.)

LEGRIVOIS, à part.

Il ira tout dire à ma femme...
A-t-on rien vu de plus infâme !
Il me traite en vrai Pantalon !
Prends garde à toi, beau Cupidon ! (Bis ensemble.)

LEGRIVOIS.

Veux-tu entrer à mon service?

DOMINIQUE.

Non, j'en suis pour ce que j'ai dit. Allez au Théâtre-français.

LEGRIVOIS.

J'y cours... mais nous aurons à causer ensemble, brave garçon ! (Il remonte.)

DOMINIQUE, passant à gauche. *

Je ne suis pas...

LEGRIVOIS, se retournant et l'interrompant.

Je te dis que tu es un brave garçon ! (Au moment où il va sortir par le fond, arrive Tout-Bon, les vêtements en désordre. — Legrivois le bouscule en sortant.)

SCÈNE XXV.

DOMINIQUE, TOUT-BON.

TOUT-BON, criant à Legrivois qui sort.

Butor!... animal!

DOMINIQUE, regardant son maître.

Comme vous voilà fait, monsieur!... comme vous voilà fait !
Que est-ce qui vous a arrangé de la sorte, mon Dieu !

* Dominique, Legrivois.

TOUT-BON, furieux.

Va-t-en !

DOMINIQUE, à part.

Va-t-en !... Il n'a que ce mot-là à la bouche, aujourd'hui !
(Il sort par le fond.)

SCÈNE XXVI.

TOUT-BON, seul.

Ah ! voilà le moment de recommencer le monologue de Figaro ! Fût-il jamais un homme plus mystifié que moi... j'ai chassé Dominique, je lui ai fait plaisir !... j'ai essayé de causer de la peine à Legrivois, de le placer dans la catégorie des maris ridicules, il m'a encouragé !... j'ai tâché de prouver à sa femme qu'il la trompait, qu'il dînait avec une danseuse !... Augusta dînait avec un Hollandais !... Madame Legrivois s'est moquée de moi ; elle a cru que c'était une fable de mon invention, afin d'avoir un prétexte de lui faire la cour ! La cour !... moi !... à elle !... Oh ! les femmes ! Enfin, je m'exerce sur ce Fortuné, je prétends le coucher sur le lit de Procuste où il étend les autres, et c'est moi qui suis pris comme dans un traquenard !... car je ferai l'aveu de ma scélératesse... quand j'ai vu que la pièce tournait au succès, je me suis dit : Ça ne peut pas continuer ainsi !... je suis sorti de ma loge, j'ai pris un billet de parterre et ma clé forcée... et, à peine entré, j'ai lâché un sifflet, mais un sifflet tel, que les locomotives n'en ont jamais grincé de pareils ; aussitôt mille cris furieux se sont élevés contre moi... A la porte !... à la porte ! à bas la cabale !... et sous prétexte que j'appelais Azor, on m'a traité comme un chien... des coups de poing par ci, des coups de poing par là (Faisant un geste de douleur.) Je ne parle pas des coups de pieds !... les lâches ! ils m'ont attaqué de tous les côtés ; je suis sorti moulu, brisé de ce pandæmonium et me voilà !

Air de : *l'Homme vert*.

Si je considérais ces drôles,
Comme autant d'ennemis vraiment,
Je porterais sur mes épaules,
Leurs coups de poing, légèrement.
Mais non ! le diable les emporte !
Sur moi se croyant tout permis,
Ils m'ont battu jusqu'à la porte,
Et ne sont pas mes ennemis !

SCÈNE XXVII.

LEGRIVOIS, TOUT-BON, ANAIS, MADAME LEGRIVOIS.

MADAME LEGRIVOIS, entrant par le fond avec Legrivois et Anaïs.
Charmant !

LEGRIVOIS ET ANAIS.

Charmant !

MADAME LEGRIVOIS, à Tout-Bon.

Qu'êtes-vous donc devenu, monsieur Tout-Bon ?

TOUT-BON.

Une migraine, belle dame ; j'ai été forcé de prendre l'air.

MADAME LEGRIVOIS.

Quelles jolies scènes vous avez perdues ! quel succès !

LEGRIVOIS.

Ah !

ANAIS, à Tout-Bon.

Excepté un imbécille qui a voulu le troubler.

TOUT-BON, à part.

Merci... l'imbécille, c'était moi.

(Les deux dames remontent et vont poser leurs châles et leurs chapeaux sur la console de droite.)

LEGRIVOIS, bas à Tout-Bon.

Tout-Bon, Tout-Bon, vous avez été bien indiscret... je sais tout... mais les choses ont tourné pour le mieux ; madame Legrivois est plus que jamais persuadé de ma constance !

TOUT-BON, à part.

C'est le coup de grâce !

LEGRIVOIS, toujours bas à Tout-Bon.

Il y a un homme aussi vexé que moi, c'est votre directeur... nous nous sommes rencontrés face à face à la porte d'Augusta. Il paraît qu'elle avait donné rendez-vous à trois personnes, en cas d'absence ; c'est une fille précautionnée !... elle ne pouvait pas manquer de dîner.

(Fortuné arrive par le fond. — A son entrée, madame Legrivois et Anais redescendent.)

SCÈNE XXVIII.

LEGRIVOIS, TOUT-BON, FORTUNÉ, MADAME LEGRIVOIS,
ANAIS.

FORTUNÉ, courant à Tout-Bon.

Où est-il?... où est-il?... que je l'embrasse ! (Il embrasse Tout-Bon.) Brave ami !... excellent ami !

TOUT-BON, se dégageant.

A l'autre, à présent ! (A lui-même.) C'est une mystification du destin !

FORTUNÉ.

Ce succès, c'est à toi que je le dois !

TOUT-BON.

A moi ?

FORTUNÉ, à tout le monde.

Qui, c'est lui qui a décidé le succès par...

TOUT-BON, l'interrompant vivement.

Chut ! ne parlons pas de cela ici !

FORTUNÉ.

Il y a eu réaction ! (L'embrassant de nouveau.) Merci, mon excellent ami !

TOUT-BON.

Mais tu m'étouffes ! (Se dégageant.) Ah ! je n'en puis plus !

SCÈNE XXIX.

LES PRÉCÉDENTS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, qui vient d'entrer par le fond, une lettre à la main, à Tout-Bon.*

Une lettre pressée pour monsieur.

TOUT-BON, prenant la lettre et l'ouvrant.

De mon directeur. (il lit.) « C'est par erreur que le nom de « votre concurrent a été inséré dans le journal du soir, vous « êtes nommé caissier. » (Dominique, après avoir donné la lettre à Tout-Bon, a passé à gauche.)** Je ne m'explique pas... Ah ! si fait ! le protégé d'Augusta est en disgrâce !... Brave Hollandais, que je te remercie ! Enfin, j'ai ma place, ce n'est pas malheureux ! Maintenant, se fasse haïr qui voudra... car j'ai voulu me faire haïr... mais j'y renonce ; ma vocation est d'obliger les autres ; je redeviens Tout-Bon comme devant.

DOMINIQUE, frappant sur l'épaule de Legrivois et lui montrant son billet sans être vu des autres personnages, bas.

Allons, allons, beau Cupidon !

LEGRIVOIS.

Eh bien ! pour que la fête soit complète et que tout le monde soit content, je promets à monsieur Fortuné la main de ma fille Anaïs.

(Dominique lui rend son billet qu'il cache vivement dans sa poche.)

FORTUNÉ.

Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ! (A madame Legrivois.) Vous consentez, madame ?

MADAME LEGRIVOIS, faisant passer Anaïs près de Fortuné.

Puisque monsieur Legrivois le désire.

ANAÏS, bas à Fortuné.***

Et la dame mystérieuse ?

FORTUNÉ, bas.

C'était ma sœur qui travaillait à votre portrait.

* Legrivois, Dominique, Tout-Bon, Fortuné, Mme Legrivois, Anaïs

** Dominique, Legrivois, Tout-Bon, Fortuné, Mme Legrivois, Anaïs.

*** Dominique, Legrivois, Tout-Bon, Fortuné, Anaïs, Mme Legrivois.

MADAME LEGRIVOIS, à part.

Pourquoi donc, monsieur Tout-Bon ne me parle-t-il plus de ses sentiments intimes ?

LEGRIVOIS, bas à Tout-Bon.

J'aurais préféré un agent de change.

TOUT-BON, bas, en se moquant de lui.

C'est bon genre.

CHŒUR FINAL.

Air de Zerline.

TOUT-BON.

C'est vraiment une chose étrange,
Je ne puis pas être méchant ;
Oui, j'ai beau faire, tout s'arrange,
Pour que j'oblige en offensant.

LES AUTRES.

C'est vraiment une chose étrange,
Il ne peut pas être méchant ;
Il a beau faire, tout s'arrange,
Pour qu'il oblige en offensant.

TOUT-BON, au public.

Air du Baiser au porteur.

Vous m'avez vu chercher partout sans trêve,
Des ennemis, et n'en trouver aucun.
Faut-il qu'ici mon rôle entier s'achève ?
Si je prêtai de l'argent à quelqu'un...
Je vais prêter de l'argent à quelqu'un.
C'est un moyen bien plus sûr que tout autre...
L'argent prêté fait de grands ennemis !
Je suis tenté de vous rendre le vôtre...
Mais non, messieurs, restons plutôt amis !
J'étais tenté, etc.

REPRISE DU CHŒUR.

76287

FIN.

N.^o d'Invent:

~~1137~~